PIN-UPS & PASSIONS - N° 4 - TRIMESTRIEL - 7,50 € - Bel. : 8,55 € - 13,80 FS - 12,25 $ CANADA - INTERDIT AUX MINEURS

SATISFACTION

SATISFACTION

MAGAZINE

MARILYN MONROE

inoubliable sex-symbol

BIG BLONDE BABY

PARTIES CARRÉES

L'ART DE LA FESSÉE

LA CEINTURE DE CHASTETÉ

M 01258 - 4 - F: 7,50 € - RD

SATISFACTIØN N°4

Marilyn Monroe

Satisfaction est le magazine du sexe esthétique et extrêmiste ou S comme Séduction & Sensualité, Sado-Maso & Sensation mais pas comme Sida ! D'ailleurs fétichisme et préservatif (masculin ou féminin) vont très bien ensemble quand on sait fantasmer. Aussi n'oubliez jamais votre protection pour jouir plus longtemps et plus intensément. Ou savourer le plaisir de la masturbation, ce qui, sous l'œil d'une bonne maîtresse, ne manque pas de piment non plus. Satisfaction remonte aux arcanes du sexe érotique, soumis aux essais du Marquis de Sade, avec des gravures anciennes, la splendide Marilyn Monroe, décédée il y a quarante ans, à l'âge de 36 ans, le 5 août 1962, à Hollywood, en couverture de ce N°4, de la BD, des photos provenant de collections intimes, le fac-similé Frivolités de Paris, des reportages sur les lesbiennes. *Pin-ups & passions*, ou talons aiguilles de quinze centimètres et lingeries chics et libertines sont à la base de la conception de Satisfaction où vos photos privées sont les bienvenues.
LA RÉDACTION

LE N°5 DE SATISFACTION PARAITRA VERS LE 20 SEPTEMBRE 2002

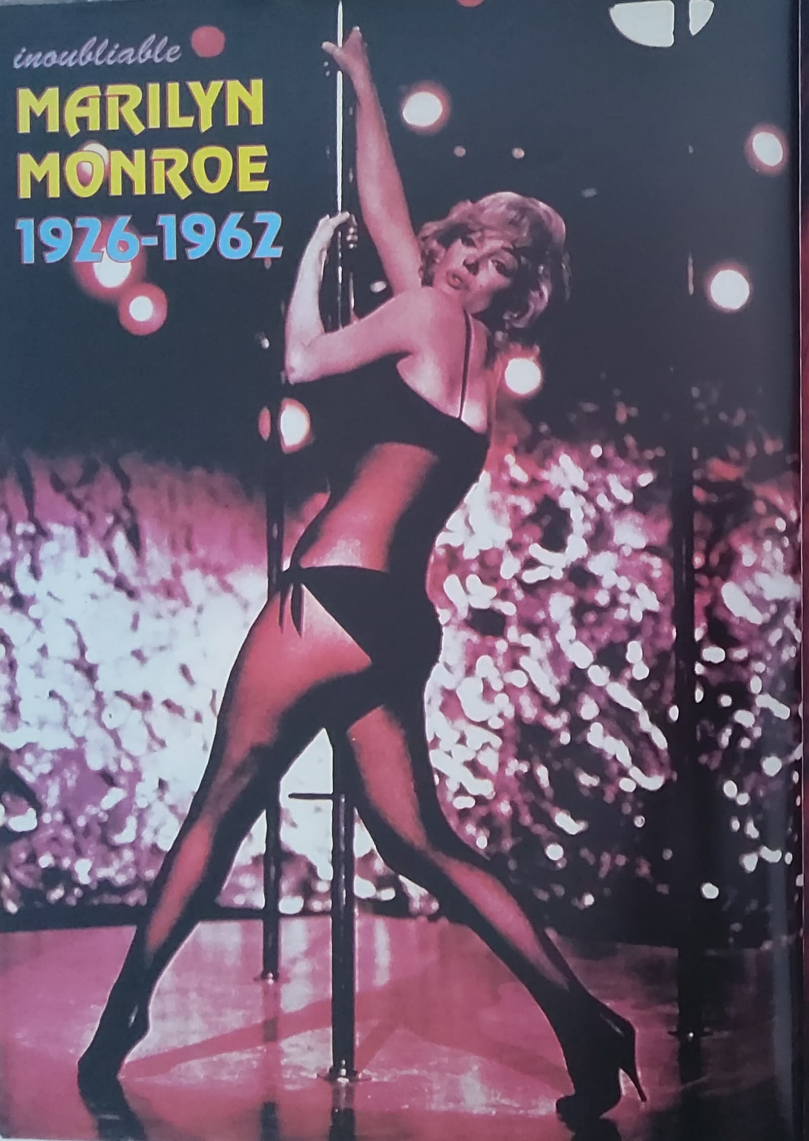
Si vous désirez recevoir un ancien numéro ou le prochain à paraître directement chez vous (sous enveloppe craft), il vous suffit de nous faire parvenir 7,50 € (étranger 8,50 €) par exemplaire commandé (port compris) ou 29 € (étranger 33 €) pour un abonnement aux 4 prochains numéros, à Satisfaction : 30, boulevard de Vaugirard, 75015 Paris. Merci de votre fidélité.

SATISFACTIØN Revue trimestrielle - N°4 - Juillet 2002 - Jacques Leblanc Editions, S.A.R.L. au capital de 7 622,45 € - Administration, rédaction, publicité : 30, boulevard de Vaugirard, 75015 Paris. Fax (33) 01.43.35.52.53 - Commission paritaire : en cours - Directeur de la publication : Jacques Leblanc - Rédacteur en chef : Lucien Bideau © 2002 Jacques Leblanc Editions. Tous droits de reproductions réservés pour tous pays. Les manuscrits ne sont pas rendus, leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. ISSN en cours - Imprimerie : Graph'Edit, 59, rue de Maubeuge 75009 Paris - Printed in France - Dépôt légal : 3e trimestre 2002 - Distribution : N.M.P.P. - Chef des ventes : Christian Chouard. Illustrations & photos : Archives, DR.

inoubliable

MARILYN MONROE

1926-1962



ET ALORS ?... ÇA A ÉTÉ LA RÉUNION ?
NON !

TON PÈRE M'A VIOLÉ, SONIA !

A-T-IL UTILISÉ DE LA VASELINE ?

C'EST SÉRIEUX !... TON PÈRE INSISTE POUR QUE JE LUI PROCURE LE DOSSIER SUR LA VIE PRIVÉE DE DEUX DÉLÉGUÉS SYNDICAUX !

N'EN PERDS SURTOUT PAS TA BONNE HUMEUR !
BIEN SÛR !... JE NE ME LAISSERAI PAS INTIMIDER, MÊME S'IL ME CONGÉDIE !

SONIA...?
OUI ?

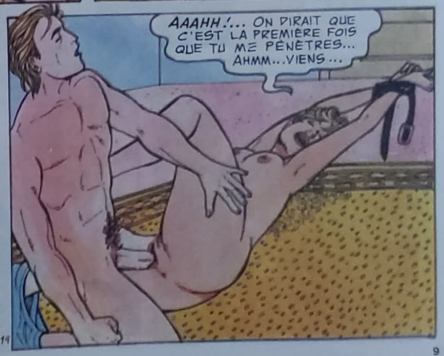
OOOH !... JE SUIS FOU DE TOI !...
ÇA DOIT ÊTRE MOI LA FOLLE, EN TOUT CAS !

NE TE FAIS PAS D'ILLUSIONS... CE N'EST QU'UN SERVICE D'AMIS...

PENDANT QUE TU FUMES LA PIPE, TU NE DIS PAS DE IDIOTIES !

GLISSE... ENFONCE TON "BÂTON" MAGIQUE !... DANS MON CORPS...
D'ACCORD... S'IL TE FAUT ÇA POUR T'OUVRIR COMPLÈTEMENT, JE VEUX BIEN CHANGER DE NOM !... MISS VOLUPTÉ !...

UHMMM... COMME ÇA... OUI...


AAAHH !... ON DIRAIT QUE C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE TU ME PÉNÈTRES... AHMM... VIENS...

PENDANT CE TEMPS...
J'ESPÈRE QUE MICHEL N'A PAS TROP RENDU PAPA FURIEUX... MAIS OÙ EST DONC PASSÉ CHRIS ?
HUM !... SERAIT-IL SORTI ?... OÙ EST-CE QU'ILS...

QUELLE MAUVAISE PENSÉE !... IL DOIT ÊTRE EN TRAIN DE DICTER UNE LETTRE... CHRIS EST HABILITÉ À ENTRETENIR MES AFFAIRES EN TOUTE AUTONOMIE...
EN AS-TU PARLÉ À TA PETITE ?

NON !... SEULE SONIA EST AU COURANT DE NOTRE LIAISON. J'EN PARLERAI À MARGOT AU MOMENT INDIQUÉ...
IL FAUT QUE JE L'Y PRÉPARE MENTALEMENT !

ALLONS NE PERDONS PAS DE TEMPS...
...AINSI, LÈCHE-MOI TOUT À FAIT, CHÉRI !

IL ME TROMPE !... VOILÀ POURQUOI LES FEMMES NE LUI MANQUENT PAS... IL ME REJETTE !
OUAAH !

SALOPE !... ELLE POURRAIT ÊTRE SA FILLE... LA PUTAIN !...

BAISE-MOI, CHÉRI... AAAHH !
UNE VRAIE PUTAIN !...

OOOOH !... COMME ÇA !
OH, OUIIII !

OOOHH !... JE VAIS MOURIR DE PLAAAISIR... OUAOUAAAH !

IL M'IGNORE ENTIÈREMENT POUR SE DONNER À CETTE PUTAIN !

JE CONTINUE À LE DÉSIRER... AHMMM...
QU'IL EST BEAU, MICHEL... DOMMAGE QU'IL NE ME VOIE PAS ! COMMENT ARRIVE-T-IL À VIVRE AVEC CES DEUX-LÀ ?

MARGOT ?.. TON PÈRE EST..
...EN CONFÉRENCE... ÇA POURRAIT DURER UN PETIT TEMPS !
AH !... C'EST BIEN CE QUE JE PENSAIS !
ÇA VA, MARGOT ?
COMME SUR DES ROULETTES...

COMME TOUJOURS, C'EST LA PERSONNE TROMPÉE QUI L'APPRENDS LA DERNIÈRE... HMMM !

(à suivre...)

BIG BLONDE BABY

LES SOUMISES

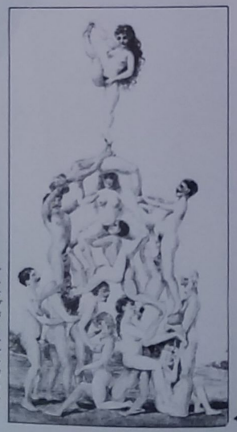
LA TAILLE ÉTRANGLÉE

PARTIES CARRÉES

Partouze mondaine (on s'enfile allègrement et dans toutes les positions, mais sans se départir d'un chic assez guindé) : dessin anonyme des années 1930.

Partouze effrénée (on se baise, on se suce, on se branle collectivement - et les hommes ne rechignent point à porter la main ou la bouche aux parties sexuelles de leurs partenaires mâles) : variante d'une des gravures commandées par Sade pour la première édition de **Justine**, *en 1797.*

Une seule femme pour plusieurs hommes : dessin d'Albert Dubout (vers 1950). Il est significatif que le thème soit abordé par le biais de l'humour. Ce ne sont pas les hommes qui s'unissent pour procurer du plaisir à la femme, c'est celle-ci qui s'ingénie à satisfaire en même temps tous ceux-là.



Partouze acrobatique : dessin britannique anonyme (XIXe siècle). Quelques-uns des messieurs s'empapaoutent en file indienne, mais sans doute est-ce davantage pour parfaire l'équilibre esthétique du groupe que pour s'adonner vraiment à l'homosexualité.

Prélude à la partouze : dessin de Lalande illustrant, dans le nº 37 de **Paris-Magazine** *(septembre 1934), un article de Léon Treich sur Mlle de Charolais (célèbre entremetteuse de la première moitié du XVIIIe siècle). Selon toute une tradition libertine, le plaisir de la baise fut longtemps considéré, entre gens de bonne compagnie, comme l'indispensable adjuvant de celui de la table.*

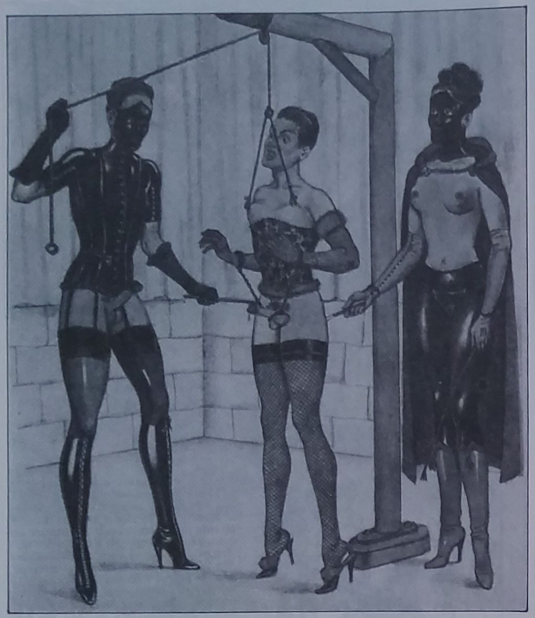
Orgie rituelle : haut-relief du temple de Lakshmana à Khajuraho (Inde, Xe siècle).

Fornication à quatre ou l'A.B.C. de la partouze : dessin d'amateur anonyme (vers 1950). Il est à remarquer que si l'une des participantes lèche à la bonne franquette le sexe de sa copine tandis que celle-ci se fait sodomiser et tout en étant elle-même enconnée, les deux zigues, en revanche, se tiennent à distance respectueuse l'un de l'autre.

Le bal, prétexte à la partouze : illustration de Luc Lafnet pour **Zoloé et ses Deux Acolytes** *(Bibliothèque des Curieux, 1932). Zoloé, qui parut pour la première fois en 1801, était un pamphlet dirigé contre Bonaparte, Joséphine de Beauharnais, Tallien et autres poutes contre-révolutionnaires, dont il fustigeait les mœurs dissolues. Il fut formellement attribué à Sade jusqu'à une date très récente, mais il a été établi que le Divin Marquis n'en était, en réalité, nullement l'auteur (cf. J.-J. Pauvert,* **Anthologie historique des Lectures érotiques**, *tome 2,* **De Sade à Fallières**, *Garnier 1982).*

Derniers préliminaires à la partouze (les messieurs sont encore vêtus, mais les dames déjà à poil) : illustration de Paul-Emile Bécat pour **Thémidore** *(ou* **Mon Histoire et celle de ma Maîtresse**), *un classique de la littérature érotique du XVIIIe siècle réédité en 1959 par le Livre du Bibliophile. Attribué à Godart d'Aucourt,* **Thémidore** *(dont la première édition remonte à 1745) fut fort en vogue, parmi les amateurs de textes galants, durant tout le XIXe siècle. Maupassant en préfaça, en 1882, une édition.*

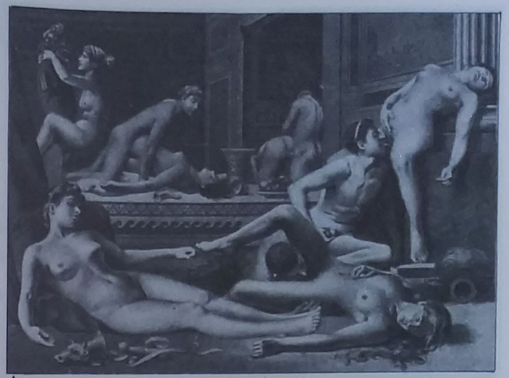
PARTIES



◀ *Partouze sado-masochiste, à forte dominante fétichiste et partiellement homosexuelle : illustration de Bernard Montorgueil pour* **Dressage**, *ouvrage conçu vers 1930 mais qui ne fut édité qu'en 1979*

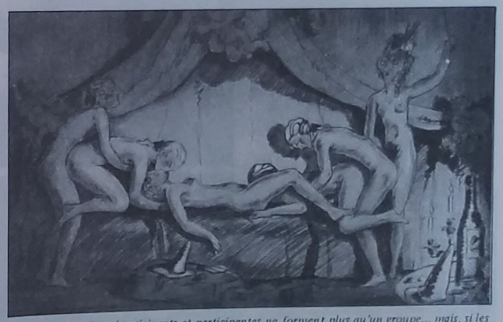
L'orgie antique, ancêtre directe des partouzes modernes : détail d'une coupe en terre peinte d'origine grecque (île de Scyros). ◀

Partouze timide (les couples se cotoient mais ne se mélangent pas) : illustration de Paul-Emile Bécat pour **La Chaîne des Événements**, *poésie d'Alexis Piron* (Comme souvent tout s'enfile ici-bas ! / Des Bernardins pâturaient en lieu gras : / Près de leur clos vivaient des Bernardines...) *recueillie dans les* **OEuvres badines** *de celui-ci, éditées (de façon nullement clandestine, d'où le caractère timoré des images) en 1949 par Georges Briffaut. Le manque d'audace des postures est plaisamment compensé par le fait que les personnages soient des moines et des nonnes...*

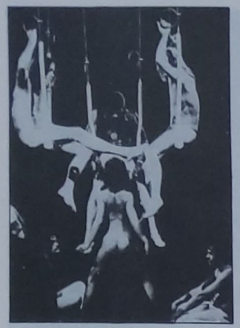


▲ *Partouze émancipée (les couples restent hétérosexuellement formés mais les postures se diversifient) : illustration anonyme (attribuée à Paul Avril) pour le* **Manuel d'Erotologie classique** *de Forberg, édité en 1906*

◀ *Partouze éclectique : illustration anonyme (attribuée à Jean Reschofsky) pour* **Le Roman de Godemichet**, *édité en 1948. On se fait fouetter les fesses, on se tribadise, on profite enfin des circonstances pour expérimenter de nouvelles formes de jouissance.*



Partouze orthodoxe (participants et participantes ne forment plus qu'un groupe... mais, si les dames se font des choses entre elles, les messieurs se gardent bien de les imiter) : illustration anonyme pour **Mon Noviciat** *(ou* **Les Joies de Lolotte***) d'Andrea de Nerciat, édité en 1932*



▲ *Plusieurs hommes pour une seule femme : Marilyn Chambers dans* **Behind The Green Door (Derrière la Porte verte),** *l'admirable film réalisé aux U.S.A., en 1972, par les frères Jim et Artie Mitchell. Si les scènes de partouzes abondent dans le cinéma porno,* **Behind The Green Door** *ne s'en singularise pas moins, puisque le film n'est presque tout entier qu'une gigantesque partouze. Celle-ci est conçue comme un cérémonial initiatique, destiné à apprendre le plaisir (donné et reçu) à une jeune femme.*

Plusieurs femmes pour un seul homme (ou le fin du fin, le nirvana, l'idéal de tout honnête pineur) : dessin d'Henri (ou Henry) Fuseli (Angleterre, vers 1920).

◀ *Illustration anonyme (généralement attribuée à Achille Devéria) pour* **Gamiani,** *dans la célèbre édition de 1833. On remarquera que l'homme, lorsque deux dames occupent déjà son sexe, sa bouche et ses mains, a décidément tendance, dans l'iconographie des partouzes, à faire prendre son pied (au sens très littéral de l'expression) à une troisième partenaire !*

▲ *Un homme faisant des galipettes avec plusieurs femmes peut fort bien, au lieu de seulement exiger d'elles du plaisir, s'évertuer à leur en procurer : illustration anonyme pour une édition de* **Gamiani** *publiée dans les années 1930*

▲ *Cinq femmes pour un seul homme... ou le rêve de tout érotomane : dessin anonyme (vraisemblablement d'origine anglaise) du XVIIIe siècle.*

▲ *Six femmes pour un seul homme ou le triomphe du pur fantasme : illustration anonyme pour une des premières éditions du* **Portier des Chartreux,** *ouvrage attribué à Gervaise de Latouche (XVIIIe siècle).*

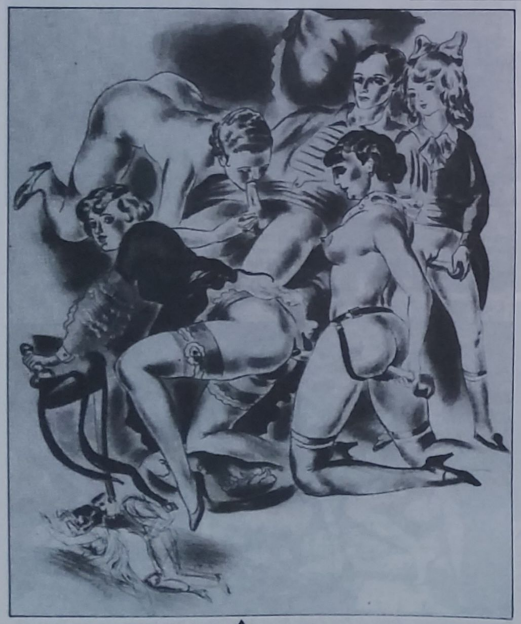
▲ *Quand l'unique mâle d'une partouze s'occupe trop exclusivement d'une seule de ses partenaires, il reste aux autres le loisir de pratiquer le saphisme (et, accessoirement, le voyeurisme) : illustration anonyme (attribuée à Jean Bercque) pour une édition de* **Trois Filles de leur Mère,** *de Pierre Louÿs, publiée dans les années 1950*

▲ *Seigneur et maître de son harem, messire l'Homme laisse batifoler entre elles celles de ses jeunes (voire très jeunes) sujettes qui ne sont point de corvée pour lui pomper le nœud : illustration de Paul-Emile Bécat pour une édition de l'***Histoire du Roi Gonzalve et des Douze Princesses,** *de Pierre Louÿs, parue en 1935*

▲ *Enfilades à la queue leu leu (un seul dard mâle, mais tout un assortiment de godemichés) : illustration de Berthommé Saint-André pour la seconde édition de* **Gamiani** *qu'il enlumina dans les années 1930*

Partouze lesbienne : dessin de Paul-Emile Bécat pour l'album **Huit Images avec leur Texte,** *édité en 1932*

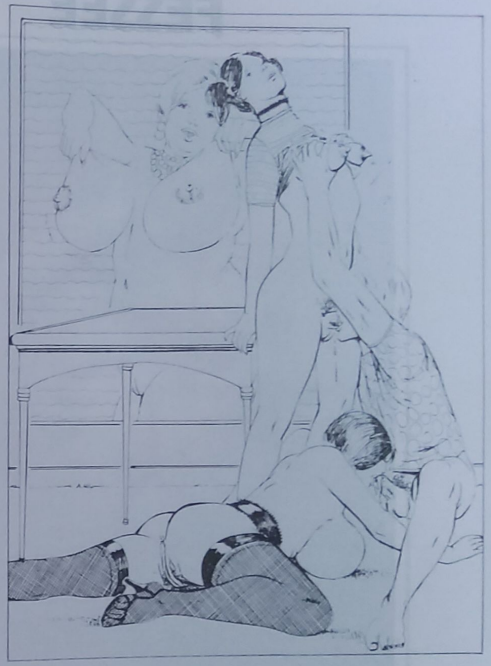
Illustration de Marilac pour un article de Paul Reboux sur l'abbé de Choisy, paru dans le n° 12 du magazine **Paris Sex-Appeal** *(juillet 1934). L'abbé Timoléon de Choisy (1644-1724) était connu pour les pieux ouvrages qu'il rédigeait (*L'**Interprétation des Psaumes, Réflexions sur l'Initiation de Jésus-Christ**, *etc.) mais aussi pour la manie qu'il avait de se travestir en femme. A voile et à vapeur, le joyeux ecclésiastique séduisait ainsi des hommes ou, indifféremment, des femmes. C'est lui qui est ici représenté, le dos dénudé, se livrant aux baisers de deux coquettes sous l'œil attendri d'un témoin mâle (... qui est peut-être, en fait, une dame puisque Reboux écrit que ses goûts bizarres (...) le portaient à faire déguiser en garçon les demoiselles qu'il admettait dans son intimité !) : la partouze n'en est encore qu'à ses doux prémices. Chassé de Paris pour avoir tenté de vamper le Dauphin (alors âgé de douze ans), l'abbé se retira en province sous le nom de comtesse de Barres et épousa une jeune comédienne qu'il habillait exclusivement en homme...*



Quand le vit masculin est monopolisé par une bouche, quelques olisbos le remplacent, ailleurs, avantageusement : illustration de Berthommé Saint-André pour une édition de **Pybrac**, *de Pierre Louÿs, parue vers 1930.*

Le bain collectif, traditionnel prétexte à de coquines papouilles : illustration de Jacques Touchet pour une édition des **Mémoires** *de Casanova parue vers la fin des années 1940. La partouze naissante a, ici, la particularité charmante de compter parmi ses participantes une très jeune adolescente, qu'une de ses aînées lutine gaillardement sous le regard encore passif du sieur Casanova.*

Partouze acrobatico-lesbienne : peinture italienne anonyme du XVIIe siècle.



Partouze homosexualisée (c'est un androgyne, nanti de seins féminins et d'un sexe masculin, que suce le garçon lui-même sucé) : illustration de Philippe Cavell pour **Nini Tapioca** *de Béatrice Tessica, album édité par Dominique Leroy en 1978.*

Partouze narcissique : montage photographique de Pierre Molinier (vers 1965). C'est son propre corps que Molinier a photographié, multipliant ses jambes à l'infini pour suggérer un être au(x) sexe(s) indéterminé(s), en perpétuel coït avec lui-même. Le visage que Molinier a donné à cette créature est celui de son mannequin, mais c'est bien une sorte de partouze avec son propre personnage qu'il a, ainsi, représentée.

UNE BONNE FESSÉE

UNE BONNE FESSÉE

HAUT-TALONS VERTIGINEUX

frivolités de
PARIS

CANCER : du 22-6 au 22-7

EN AMOUR LES FEMMES DE CE SIGNE... DES VAMPS !

CE nom, pris dans son sens astrologique, désigne une importante constellation qui ne comporte pas moins de quatre-vingt-trois étoiles, dont les plus connues sont « les deux Ânes » et « l'étable ». C'est aussi le quatrième signe zodiacal, dans lequel entre le soleil au commencement de l'été. Les astronomes représentent le cancer sous la forme d'un crabe ou d'une écrevisse. Et c'est sans doute pour cela qu'on a donné le même nom à une terrible maladie dévorante qui s'étend dans l'organisme comme les pattes et les pinces d'un crustacé. Mais, dieu merci, ce mal n'a aucun rapport occulte avec le signe astrologique que nous évoquons dans ces pages.

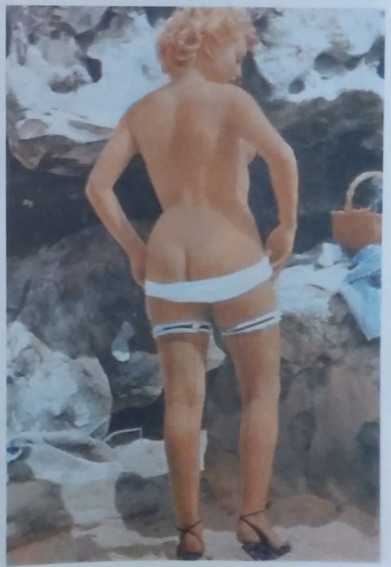
Le crabe est un excellent animal comestible qui fait la joie des enfants sur la plage et les délices des gourmets sur la table. Il est aussi, familièrement, le symbole d'une certaine pagaye, d'un enchevêtrement confus dans lequel chacun cherche à se faire sa place à l'insu de tous. De là l'expression péjorative « panier de crabes » pour désigner une assemblée de politiciens ou d'affairistes sans scrupules.

Les natifs du Cancer ont-ils les caractéristiques du crabe ? C'est peu probable car ce dernier marche à reculons, ce qui est nettement incompatible avec la vie moderne et ses embouteillages. Tout au plus cette marche rétrograde pourrait-elle être le fait de quelques valets démodés ou de quelques courtisans obséquieux. Mais elle ne saurait en aucune manière intéresser les femmes : car celles-ci ont toujours préféré foncer dans le brouillard plutôt que de faire marche arrière. Une telle démarche les obligerait à se montrer presque toujours de face à leurs interlocuteurs, ce qui serait bien dommage pour leur verso qui est aussi fort agréable à regarder. Il est vrai qu'il se trouverait toujours quelques amateurs éclairés qui feraient un crochet pour les voir arriver de dos !

Mais revenons aux natifs du Cancer. On les dit fort intelligents — ce qui ne nous étonne pas — assez portés sur les sciences et sur la mécanique de précision. Et puisqu'il faut toujours en arriver à la femme, convenons que ces capacités scientifiques ne sont généralement pas son fait, mais que par contre elle marque une certaine attirance pour les mécaniques de précision, ne fût-ce que dans le secret dessein de les détraquer complètement. Nous n'en voulons pour exemple que la vie d'un couple dont l'homme — mécanique admirable, à combiné ! — ne tarde pas à être foussé et déréglé dès qu'il est entre les mains de sa douce compagne.

Nous savons aussi que les natifs du Cancer sont parfois instables, qu'ils prennent facilement les choses au tragique et qu'en amour ils se montrent passablement cérébraux et compliqués. Nous pouvons en déduire que les femmes nées sous ce signe sont particulièrement sophistiquées, qu'elles n'aiment pas les lignes simples et qu'elles affectionnent l'élégance tapageuse, les lingeries noires, les robes moulantes et tout l'attirail habituel des vamps.

Physiquement elles sont grandes, lianeuses, tentaculaires, avec de grands yeux charbonneux, une bouche sanglante, une peau nacrée que souligne encore le maquillage bleuté et les paupières demi-clouit. Ce qui leur donne une apparence assez redoutable, bien faite pour attirer les hommes qui, tels de gros bourdons maladroits, ont toujours aimé se brûler les ailes.



LION : du 23-7 au 22-8 LES LIONNES EN AMOUR... DES FAUVES

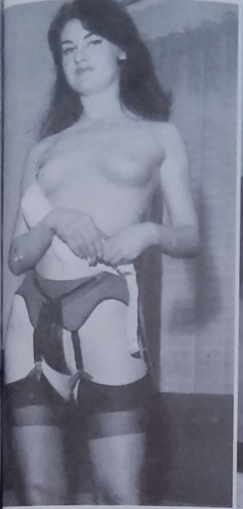
VOUS êtes mon lion superbe et généreux ! » Vous connaissez tous cette réplique théâtrale célèbre, qui est aussi un hommage non dissimulé aux qualités masculines. Et celui qui en était l'objet ne pouvait qu'être très flatté. Car les hommes, reconnaissons-le, ne sont pas toujours aussi gâtés. Habituellement, leurs douces compagnes les traitent plus volontiers de chameau, d'âne, de singe, de cochon ou de vieux hibou. Avoir droit aux appellations de « gros rat » ou de « bon chienchien » est déjà une faveur assez marquante. Alors vous pensez, quand on vous compare au roi des animaux, il y a quoi se rengorger !

Il est donc normal que les heureux mortels qui sont placés sous le signe du lion en conçoivent quelque fierté. D'autant plus qu'ils en héritent généralement les qualités dominantes. En effet, les astrologues nous assurent que ceux qui sont nés entre le 23 juillet et le 22 août (cycle du Lion) ont des aptitudes très marquées pour le commandement. Et que l'orgueil est leur péché mignon. Ils ont en principe une santé de fer et sont tentés d'abuser de leur résistance physique, ce qui pourrait à la longue leur jouer un mauvais tour : car ils sont particulièrement sujets aux congestions et aux troubles circulatoires.

Ce goût du commandement est plus sensible encore chez les femmes que chez les hommes. Et ceci n'est pas pour nous étonner.... Tous ceux qui sont en puissance d'épouse, ou de maîtresse savent fort bien que, malgré une apparente soumission qui se manifeste presque exclusivement à l'heure où le grand méchant loup montre le bout de l'oreille, la femme semble plutôt encline à porter la culotte. Non pas seulement la petite culotte de lyon rose bordée de fanfreluches qui lui va si bien, mais aussi le pantalon qui symbolise l'autorité conjugale et qu'elle a depuis longtemps annexé à son profit.

Quant à l'orgueil féminin, n'en parlons que pour mémoire. Sans être médisant on peut affirmer qu'il n'est nul sur terre, une seule jolie femme ne les connaît que trop, les roucoulements puérils et les zozotements de l'amoureuse de quarante ans qui se pelotonne sur vos genoux pour jouer à la petite fille...

L'ennui, c'est que ces fausses enfants restent malgré tout des lionnes. Elles n'ont nul besoin de ressembler aux viragos moustachues de Dubout pour être dangereuses. Les natives du Lion sont généralement de belles et grandes femmes en pleine santé, aux yeux vifs, à la chevelure luxuriante, aux narines de félin et à la bouche un peu cruelle.



si vif qu'elles n'hésiteraient pas à piétiner jusqu'à ce que mort s'en suive les imprudentes rivales qui chercheraient à les éclipser. Quant à écouter les louanges, les compliments et les flatteries, c'est pour elles un encens dont elles ne se lassent jamais. Les don Juans chevronnés en savent quelque chose : il suffit de murmurer quelques mensonges flatteurs et quelques fadaises élogieuses à l'oreille d'une belle un peu froide pour qu'aussitôt elle se montre plus accueillante... Et pour ce qui est de se laisser aimer, croyez-moi, elles s'y entendent : on

plus belle, la plus intelligente, la plus désirable de toutes, qui n'estime que le monde entier doit être à ses pieds, et qui ne garde la conviction profonde qu'en unissant sa vie à un quelconque spécimen de la vulgaire espèce masculine elle lui a fait une inestimable faveur.

L'astrologue ajoute que les natives du Lion aiment briller et savourent les hommages, et qu'il leur faut se méfier d'un penchant naturel qui les porte à se laisser aimer. Là encore nous reconnaissons bien nos douces

TAILLE
DEGUÊPE

VIERGE : du 23-8 au 23-9

ORDONNÉES MÉTHODIQUES ET SOIGNEUSES MÊME EN AMOUR

LA virginité est, dit-on, un mal dont on se guérit généralement très vite. On pourrait même dire « de plus en plus vite », car, comme l'écrivait Jacques Natanson dans « l'Age heureux » : « Au train où vont les filles, elles finiront par ne plus naître vierges... »

Pourtant jadis, et plus particulièrement en Orient, la virginité féminine était considérée par les hommes comme un inestimable trésor. Pour être plus sûrs de l'innocence de leurs épouses, les puissants seigneurs les achetaient quand elles avaient dix ou douze ans, et ils convolaient séance tenante, dans la crainte d'être devancés. Ce qui tendrait à prouver qu'ils avaient des goûts séniles, et qu'en tout cas ils avaient une bien piètre conception de l'amour. Car on peut dire ce qu'on voudra, ce n'est pas un travail tellement rigolo que d'initier une pucelle ; en outre une fille fraîchement défloirée manque totalement d'expérience et de science amoureuse et est, de ce fait, sur l'oreiller, beaucoup moins récréative qu'une bonne gourgandine bien débrouillarde... Bien sûr, il y aura toujours des naïfs pour vous dire qu'une femme reste éternellement attachée à celui qui l'a prise le premier, et lui garde un souvenir ému et reconnaissant. Ouais... allez donc interroger sur ce sujet une centaine de filles d'Eve : la plupart d'entre elles n'auront plus qu'une notion assez lointaine de ce fameux « premier », ou alors s'en souviendront comme d'une erreur ou d'une bêtise, et en tout cas s'en ficheront comme de leur première culotte Petit Bateau.

D'ailleurs, la femme a bien évolué depuis les héroïnes de Balzac qui sortaient du couvent pour faire de la tapisserie en attendant que leur père les marie, innocentes comme des colombes, à quelque hobereau voisin. A l'école des surboums et du technicolor, les jeunes filles ont appris que l'innocence ne se portait plus en couronne et que l'air virginal n'était plus qu'un trompe-l'œil un peu démodé, encore apte cependant à capturer les prétendants romantiques.

Mais revenons à ce signe de la Vierge qui fait présentement l'objet de notre étude. Les astrologues, qui croient sans doute au Père Noël, s'obstinent à prétendre que les natifs de ce signe sont encore influencés par des dominantes « virginales ». Ordonnés, méthodiques et soigneux (comme les jeunes filles de Balzac qui faisaient de la tapisserie), ils deviendraient même facilement pointilleux (voici qui expliquerait les manies tatillonnes de certaines vierges incurables qui en sont arrivées à l'état de vieilles filles...).

Il est spécifié en outre que les natives de la Vierge s'accommodent mal de l'imprévu. On les comprend, les pauvrettes, car si elles ont pris vraiment la virginité pour emblème cet imprévu, qui se manifeste le plus souvent par l'effraction à main armée de leurs chastes jupons, risquerait fort de leur enlever à tout jamais les illusions qui leur sont chères !

Les femmes de la Vierge, nous dit-on encore, sont des collaboratrices recherchées. Nous, on ne demande pas mieux qu'elles collaborent, mais à quoi ? Si c'est à des travaux d'ordre intime, il est fort à craindre qu'elles ne trahissent leur signe astrologique assez rapidement, et se rangent délibérément dans une catégorie qui, pour être aussi céleste, sera pourtant moins innocente.

C'est sans doute pour conjurer ce revirement que les natives de la Vierge sont, paraît-il, froides et distantes en apparence... Mais, là encore, il faut se méfier, car rien n'est aussi trompeur que l'air virginal. Et l'on ne connaît que trop toutes ces saintes nitouches qui ont certainement touché autant que les autres, mais qui piquent leur fard, tortillent leurs doigts et se dandinent gauchement sur leurs petits petons... Il n'est pas de meilleur piège pour attirer les hommes. Car déjà leur regard polisson qui filtre sous les paupières à demi baissées trahit leurs secrètes ardeurs. Visiblement, la native de la Vierge attend le natif du Taureau. Et après tout, n'est-ce pas dans l'ordre normal des choses ?

DOMINER & OBEIR

KS-170

Un combat de coqs

Dolorès habille Annita

Bébé Rose contre Grosse Joufflue

Les filles-orchestre

SADE, LECTURES CHOISIES

malheureusement cette protection ne s'achète que par des complaisances souvent plus fâcheuses que les peines garanties par elles ; elles sont du même goût dans l'une et l'autre salle, et ce n'est qu'en leur accordant des faveurs qu'on parvient à les enchaîner. Si on les refuse, elles multiplient sans raison la somme de vos torts, et les moines qu'on sert, en en doublant l'état, bien loin de les gronder de leur injustice, les y encouragent sans cesse ; elles sont elles-mêmes soumises à toutes ces règles, et de plus très sévèrement punies, si on les soupçonne indulgentes ; ce n'est pas que ces libertins aient besoin de tout cela pour sévir contre nous, mais ils sont bien aises d'avoir des prétextes ; cet air de nature prête des charmes à leur volupté, elle s'en accroît. Nous avons chacune une petite provision de linge en entrant ici ; on nous donne tout par demi-douzaine, et l'on renouvelle chaque année, mais il faut rendre ce que nous apportons ; il ne nous est pas permis d'en garde la moindre chose ; les plaintes des quatre frères dont je t'ai parlé sont écoutées comme celles de la doyenne ; nous sommes punies sur leur simple délation ; mais ils ne nous demandent rien au moins, et il n'y a pas tant à craindre qu'avec les doyennes très exigeantes et très dangereuses quand le caprice ou la vengeance dirige leurs procédés. Notre nourriture est fort bonne et toujours en très grande abondance ; s'ils ne recueillaient de là des branches de volupté, peut-être cet article n'irait-il pas aussi bien, mais comme leurs sales débauches y gagnent, ils ne négligent rien pour nous gorger de nourriture : ceux qui aiment à nous fouetter, nous ont plus dodues, plus grasses, et ceux qui, comme te disait Jérôme hier, aiment à voir pondre la poule, sont sûrs au moyen d'une abondante nourriture, d'une plus grande quantité d'œufs. En conséquence nous sommes servies quatre fois le jour ; o ; nous avons chacune par jour une bouteille de vin blanc, une de rouge, et une demi-bouteille de liqueur ; celles qui ne boivent pas autant sont libres de donner aux autres ; il y en a parmi nous de très gourmandes qui boivent étonnamment, qui s'enivrent, et tout cela sans qu'elles en soient réprimandées ; il en est également à qui ces quatre repas ne suffisent pas encore ; elles n'ont qu'à sonner, on leur apporte aussitôt ce qu'elles demandent.

» Les doyennes obligent à manger aux repas, et si l'on persistait à ne vouloir point faire, par quelque motif que ce pût être, à la troisième fois, on serait sévèrement punie ; le souper des moines est composé de trois plats de rôti, de six entrées relevées par une pièce froide et huit entremets, du fruit, trois sortes de vin, du café et des liqueurs : quelquefois, nous sommes à table toutes les huit avec eux ; quelquefois ils obligent quatre de nous à les servir ; et elles soupent après ; il arrive aussi de temps en temps, qu'ils ne prennent que quatre filles à souper ; communément alors ce sont des classes entières ; quand nous y sommes huit, il y en a toujours deux de chaque classe : il est inutile de te dire que jamais personne au monde ne nous visite ; aucun étranger sous quelque prétexte que ce puisse être n'est introduit dans ce pavillon. Si nous tombons malades, le seul frère chirurgien nous soigne, et si nous mourons, c'est sans aucun secours religieux ; on nous jette dans un des intervalles formé par les haies, et tout est dit ; mais par une insigne cruauté, si la maladie devient trop grave ou qu'on en craigne la contagion, on n'attend pas que nous soyons mortes pour nous enterrer ; on nous enlève, et nous place où je t'ai dit encore toute vivante ; depuis dix-huit ans que je suis ici, j'ai vu plus de dix exemples de cette insigne férocité ; ils disent à cela qu'il vaut mieux en perdre une que d'en risquer seize ; que c'est d'ailleurs une perte si légère qu'une fille, si aisément réparée qu'on y doit avoir peu de regrets. Passons à l'arrangement des plaisirs des moines et à tout ce qui tient à cette partie.

» Nous nous levons ici à neuf heures précises du matin, en toute saison ; nous nous couchons plus ou moins tard, en raison du souper des moines ; aussitôt que nous sommes levées, le régent de jour vient faire sa visite, il s'asseoit dans un grand fauteuil, et là, chacune de nous est obligée d'aller se placer devant lui les jupes relevées du côté qu'il aime ; il touche, il baise, il examine et quand toutes ont rempli ce devoir, il nomme celles qui doivent être du souper : il leur prescrit l'état dans lequel il faut qu'elles soient, il prend les plaintes des mains de la doyenne, et les punitions s'imposent. Rarement ils sortent sans une scène de luxure à laquelle nous sommes communément employées toutes les huit. La doyenne dirige ces actes libidineux, et la plus entière soumission de notre part y règne ; avant le déjeuner, il arrive souvent qu'un des Révérends pères fait demander dans son lit une de nous ; le frère geôlier apporte une carte où est le nom de celle que l'on veut, le régent de jour l'occupât-il alors, il n'a pas même le droit de la retenir, elle passe, et revient quand on la renvoie. Cette première cérémonie finie nous déjeunons ; de ce moment jusqu'au soir nous n'avons plus rien à faire ; mais à sept heures en été, à six en hiver, on vient chercher celles qui ont été nommées ; le frère geôlier les conduit lui-même, et après le souper celles qui ne sont pas retenues pour la nuit reviennent au sérail. Souvent aucune ne reste, ce sont de nouvelles que l'on envoie prendre pour la nuit ; et on les prévient également, plusieurs heures à l'avance, du costume où il faut qu'elles se rendent ; quelquefois il n'y a que la fille de garde qui couche.

— La fille de garde, interrompis-je, quel est donc ce nouvel emploi ?

— Le voici, me répondit mon historienne.

» Tous les premiers des mois, chaque moine adopte une fille qui doit pendant cet intervalle lui tenir lieu et de servante et de plastron à ses indignes désirs ; les doyennes, seules sont exceptées en raison du devoir de leur chambre. Ils ne peuvent ni les changer dans le cours du mois, ni leur faire faire deux mois de suite ; rien n'est cruel, rien n'est dur comme les corvées de ce service, et je ne sais comment tu t'y feras. Aussitôt que cinq heures du soir sonnent, la fille de garde descend près du moine qu'elle sert, et elle ne le quitte plus jusqu'au lendemain, à l'heure où il repasse au couvent. Elle le reprend dès qu'il revient ; ce peu d'heures s'emploie par elle à manger et à se reposer, car il faut qu'elle veille pendant les nuits qu'elle passe auprès de son maître ; je te le répète, cette malheureuse est là pour servir de plastron à tous les caprices qui peuvent passer dans la tête de ce libertin ; soufflets, fustigations, mauvais propos, jouissances, il faut qu'elle endure tout ; elle doit être debout toute la nuit dans la chambre de son patron et toujours prête à s'offrir aux passions qui peuvent agiter ce tyran ; mais la plus cruelle, la plus ignominieuse de ces servitudes, est la terrible obligation où elle est de présenter sa bouche ou sa gorge à l'un et l'autre besoin de ce monstre ; il ne se sert jamais d'aucun autre vase : il faut qu'elle reçoive tout, et la plus légère répugnance est aussitôt punie des tourments les plus barbares. Dans toutes les scènes de luxure ce sont ces filles qui aident aux plaisirs, qui les soignent, et qui approprient tout ce qui a pu être souillé : un moine l'est-il en venant de jouir d'une femme, c'est à la bouche de la suivante à réparer ce désordre ; veut-il être excité, c'est le soin de cette malheureuse, elle l'accompagne en tout lieu, l'habille, le déshabille, le sert en un mot dans tous les instants, a toujours tort, et est toujours battue ; aux soupers, sa place est, ou derrière la chaise de son maître, ou comme un chien à ses pieds, sous la table, ou à genoux, entre ses cuisses, l'excitant de sa bouche ; quelquefois elle lui sert de siège ou de flambeau ; d'autres fois elles seront toutes quatre placées autour de la table dans les attitudes les plus luxurieuses, mais en même temps les plus gênantes.

» Si elles perdent l'équilibre, elles risquent ou de tomber sur des épines qui sont placées près de là, ou de se casser un membre, ou même de se tuer, ce qui n'est pas sans exemple ; et pendant ce temps les scélérats se réjouissent, font débauche, s'enivrant à loisir de mets, de vins, de luxure et de cruauté.

— Oh ciel ! dis-je à ma compagne en frémissant d'horreur, peut-on se porter à de tels excès ! Quel enfer !

— Écoute, Thérèse, écoute, mon enfant, tu es loin de savoir encore tout, dit Omphale. L'état de grossesse révéré dans le monde est une certitude de réprobation parmi ces infâmes, il ne dispense ni des punitions, ni des gardes ; il est au contraire un véhicule aux peines, aux humiliations, aux chagrins ; combien de fois est-ce à force de coups qu'ils font avorter celles dont ils se décident à ne pas recueillir le fruit, et s'ils le recueillent, c'est pour en jouir : ce que je te dis ici doit te suffire pour t'engager à te préserver de cet état le plus qu'il te sera possible.

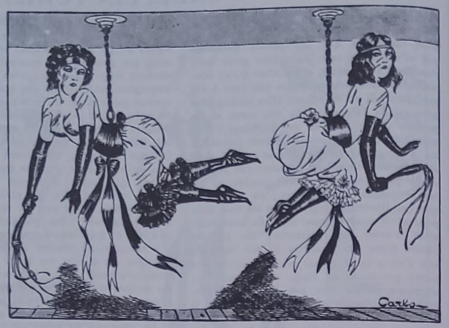
— Mais le peut-on ?

— Sans doute, il est de certaines éponges... Mais si Antonin s'en aperçoit on n'échappe point à son courroux ; le plus sûr, est d'étouffer l'impression de la nature en démontant l'imagination, et avec de pareils scélérats, cela n'est pas difficile.

» Au reste, poursuivit mon institutrice, il y a ici des attenances et des parentés dont tu ne te doutes pas, et qu'il est bon de t'expliquer, mais ceci rentrant dans le quatrième article, c'est-à-dire dans celui de nos recrues, de nos réformes et de nos changements, je vais l'entamer pour y renfermer ce petit détail.

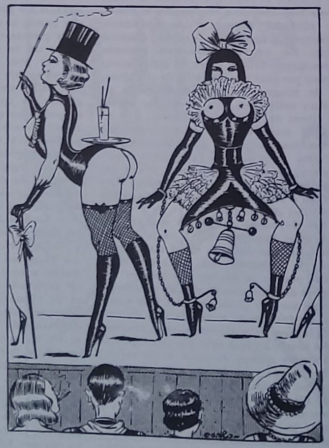
» Tu n'ignores pas, Thérèse, que les quatre moines qui composent ce couvent sont à la tête de l'Ordre, sont tous quatre de familles distinguées, et tous quatre font

Le duel Dolorès-Juana



Le combat aérien

"La superbe créature !" dit Dolorès



Corsets étranges

riches par eux-mêmes : indépendamment des fonds considérables faits par l'Ordre des Bénédictins pour l'entretien de cette voluptueuse retraite où tous ont espoir de passer tour à tour, ceux qui y sont ajoutent encore à ces fonds une partie considérable de leurs biens ; ces deux objets réunis montent à plus de cent mille écus par an, qui ne servent qu'aux recrues ou aux dépenses de la maison ; ils ont douze femmes sûres et de confiance, uniquement chargées du soin de leur amener un sujet chaque mois, entre l'âge de douze ans, et celui de trente, ni au-dessous, ni au-dessus. Le sujet doit être exempt de tout défaut et doué du plus de qualités possibles, mais principalement d'une naissance distinguée. Ces enlèvements bien payés, et toujours faits très loin d'ici, n'entraînent aucun inconvénient ; je n'en ai jamais vu résulter de plaintes. Leurs extrêmes soins les mettent à couvert de tout ; ils ne tiennent pas absolument aux prémices ; une fille déjà séduite, ou une femme mariée leur plaît également ; mais il faut que le rapt ait lieu, il faut qu'il soit constaté ; cette circonstance les irrite ; ils veulent être certains que leurs crimes coûtent des pleurs ; ils renverraient une fille qui se rendrait à eux volontairement ; si tu ne t'étais prodigieusement défendue, s'ils n'eussent pas reconnu un fond réel de vertu dans toi, et par conséquent la certitude d'un crime, ils ne t'eussent pas gardée vingt-quatre heures ; tout ce qui est ici, Thérèse, est donc de la meilleure naissance ; telle que tu me vois, chère amie, je suis la fille unique du Comte de ***, enlevée à Paris à l'âge de douze ans, et destinée à avoir cent mille écus de dot un jour ; je fus ravie dans les bras de ma gouvernante qui me ramenait seule dans une voiture, d'une campagne de mon père, à l'Abbaye de Panthemont, où j'étais élevée ; ma gouvernante disparut ; elle était vraisemblablement gagnée ; je fus amenée ici en poste. Toutes les autres sont dans le même cas. La fille de vingt ans. Mais ces malhonnêtes gens ne se sont pas contentés de ces horreurs, ils ont voulu déshonorer le sein même de leur propre famille. La jeune personne de vingt-six, l'une de nos plus belles sans doute, est la fille de Clément, celle de trente-six est la nièce de Jérôme.

» Dès qu'une nouvelle fille est arrivée dans ce cloaque impur, dès qu'elle y est à jamais soustraite à l'univers, on en réforme aussitôt, et voilà chère fille, voilà le complément de nos douleurs ; le plus cruel de nos maux est d'ignorer ce qui nous arrive, dans ces terribles et inquiétantes réformes. Il est absolument impossible de dire ce qu'on devient en quittant ces lieux. Nous avons autant de preuves que notre solitude nous permet d'en acquérir, que les filles réformées par les moines ne reparaissent jamais ; eux-mêmes nous en préviennent, ils ne nous cachent pas que cette retraite est notre tombeau, mais nous assassinent-ils? Juste ciel! Le meurtre, le plus exécrable des crimes serait-il donc pour eux comme pour ce célèbre maréchal de Retz une sorte de jouissance dont la cruauté exaltant leur perfide imagination, pût plonger leurs sens dans une ivresse plus vive! Accoutumés à ne jouir que par la douleur, à ne se délecter que par des tourments et par des supplices, serait-il possible qu'ils s'égarassent au point de croire, qu'en redoublant, qu'en améliorant la première cause du délire, on dût inévitablement le rendre plus parfait ; et qu'alors sans principes, comme sans foi, sans mœurs, comme sans vertus, les coquins abusant des malheurs où leurs premiers forfaits nous plongèrent, se satisfassent par des seconds qui nous arrachassent la vie. Je ne sais?... Si on les interroge sur cela, ils balbutient, tantôt répondent négativement, et tantôt à l'affirmative ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'aucune de celles qui sont sorties, quelques promesses qu'elles nous aient faites de porter des plaintes contre ces gens-ci, et de travailler à notre élargissement, aucune, dis-je, ne nous a jamais tenu parole... Encore une fois, apaisent-ils nos plaintes, ou nous mettent-ils hors d'état d'en faire? Lorsque nous demandons à celles qui arrivent des nouvelles de celles qui nous ont quittées, elles n'en savent jamais. Que deviennent donc ces malheureuses? Voilà ce qui nous tourmente.

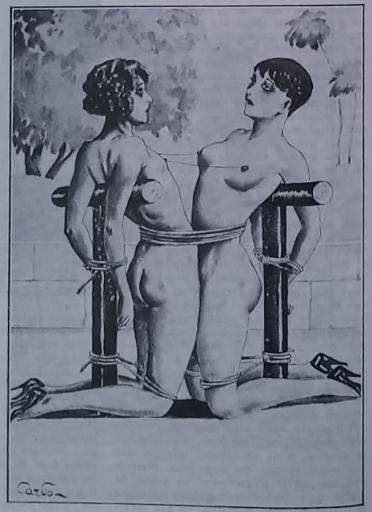
Thérèse, voilà la fatale incertitude qui fait le malheur de nos jours. Il y a dix-huit ans que je suis dans cette maison, voilà plus de deux cents filles que j'en vois sortir... Où sont-elles? Pourquoi toutes ayant juré de nous servir, aucune n'a-t-elle tenu parole.

Rien au surplus ne légitime notre retraite ; l'âge, le changement des traits, rien n'y fait ; le caprice est leur seule règle. Ils réformeront aujourd'hui celle qu'ils ont le plus caressée hier ; et ils garderont dix ans celles dont ils sont le plus rassasiés ; telle est l'histoire de la Doyenne de cette salle ; il y a douze ans qu'elle est dans la maison, on l'y fête encore, et j'ai vu pour la conserver, réformer des enfants de quinze ans dont le beauté eût rendu les Grâces jalouses. Celle qui partit il y a huit jours, n'avait pas seize ans ; belle comme Vénus même, il n'y avait qu'un an qu'ils en jouissaient, mais elle devint grosse, et je te l'ai dit, Thérèse, c'est un grand tort dans cette maison. Le mois passé ils en réformèrent une de dix-sept ans. Il y a un an, une de vingt, grosse de huit mois ; et dernièrement une à l'instant où elle sentait les premières douleurs de l'enfantement. Ne t'imagine pas que la conduite y fasse quelque chose, j'en ai vu qui volaient au devant de leurs désirs, et qui partaient au bout de six mois ; d'autres maussades et fantasques qu'ils gardaient un grand nombre d'années : il est donc inutile de prescrire à nos arrivantes un genre quelconque de conduite ; la fantaisie de ces monstres brise tous les freins, et devient l'unique loi de leurs actions.

Lorsque l'on doit être réformée, on en est prévenue le matin, jamais plus tôt, le régent de jour paraît à neuf heures comme à l'ordinaire, et il dit, je le suppose : Omphale, le Couvent vous réforme, je viendrai vous prendre ce soir. Puis il continue sa besogne. Mais à l'examen vous ne vous offrez plus à lui, ensuite il sort ; la réformée embrasse ses compagnes, elle leur promet mille et mille fois de les servir, de porter des plaintes, d'ébruiter ce qui se passe, l'heure sonne, le moine paraît, la fille part, et l'on n'entend plus parler d'elle. Cependant le souper a lieu comme à l'ordinaire, les seules remarques que nous

Le concours de bilboquet

La bête se rua !



ayons faites ces jours-là, c'est que les moines arrivent rarement aux derniers épisodes du plaisir, on dirait qu'ils se ménagent, cependant ils boivent beaucoup plus, quelquefois même jusqu'à l'ivresse ; ils nous renvoient de bien meilleure heure, il ne reste aucune femme à coucher, les filles de garde se retirent au sérail.

— Bon, bon, dis-je à ma compagne, si personne ne vous a servies, c'est que vous n'avez eu affaire qu'à des créatures faibles, intimidées, ou à des enfants qui n'ont rien osé pour vous. Je ne crains point qu'on nous tue, au moins je ne le crois pas ; il est impossible que des êtres raisonnables puissent porter le crime à ce point... Je sais bien que... Après ce que j'ai vu, peut-être ne devrais-je pas justifier les hommes comme je le fais, mais il est impossible, ma chère, qu'ils puissent exécuter des horreurs dont l'idée même n'est pas concevable. Oh! chère compagne, poursuivis-je avec chaleur, veux-tu la faire avec moi cette promesse à laquelle je jure de ne pas manquer!... Le veux-tu?

— Oui.

— Eh, bien, je te jure sur tout ce que j'ai de plus sacré, sur le Dieu qui m'anime et que j'adore uniquement..., je te proteste ou de mourir à la peine, ou de détruire ces infamies, m'en promets-tu autant?

— En doutes-tu, me répondit Omphale, mais sois certaine de l'inutilité de ces promesses ; de plus irritées que toi, de plus fermes, de mieux étayées, de parfaites amies, en un mot, ont manqué aux mêmes serments ; permets donc, chère Thérèse, permets à ma cruelle expérience de regarder les nôtres comme vains, et de n'y pas compter davantage.

— Et les moines, dis-je à ma compagne, varient-ils aussi, en vient-il souvent de nouveaux?

— Non, me répondit-elle, il y a dix ans qu'Antonin est ici ; dix-huit que Clément y demeure ; Jérôme y est depuis trente ans, et Sévérino depuis vingt-cinq. Ce Supérieur, né en Italie, est proche parent du Pape avec lequel il est fort bien, ce n'est que depuis lui que les prétendus miracles de la Vierge assurent la réputation du Couvent, et empêchent les médisants d'observer de trop près ce qui se passe ici ; mais la maison était montée comme tu la vois quand il y arriva ; il y a plus de cent ans qu'elle subsiste sur le même pied, et que tous les Supérieurs qui y sont venus, y ont conservé un ordre si avantageux pour leurs plaisirs. Sévérino l'homme le plus libertin de son siècle, ne s'y est fait placer que pour mener une vie analogue à ses goûts. Son intention est de maintenir les privilèges secrets de cette abbaye aussi longtemps qu'il le pourra. Nous sommes du Diocèse d'Auxerre, mais que l'Evêque soit instruit ou non, jamais nous ne le voyons paraître, jamais il ne met les pieds au Couvent : en général, il vient très peu de monde ici, excepté vers le temps de la fête qui est celle de la Notre-Dame d'août ; il ne paraît pas, à ce que nous disent les moines, dix personnes par an dans cette maison ; cependant il est vraisemblable que lorque quelques étrangers s'y présentent, le Supérieur a soin de les bien recevoir ; il en impose par des apparences de religion et d'austérité, on s'en retourne content, on fait l'éloge du Monastère, et l'impunité de ces scélérats s'établit ainsi sur la bonne foi du peuple et sur la crédulité des dévots. »

Omphale finissait à peine son instruction que neuf heures sonnèrent ; la Doyenne nous appela bien vite, le régent de jour parut en effet. C'était Antonin, nous nous rangeâmes en haie suivant l'usage. Il jeta un léger coup d'œil sur l'ensemble, nous compta, puis s'assit ; alors nous allâmes l'une après l'autre relever nos jupes devant lui, d'un côté jusqu'au dessus du nombril ; de l'autre jusqu'au milieu des reins. Antonin reçut cet hommage avec l'indifférence de la satiété, il ne s'en émut pas ; puis en me regardant, il me demanda comment je me trouvais de l'aventure? Ne me voyant répondre que par des larmes... « Elle s'y fera, dit-il en riant ; il n'y a pas de maison en France où l'on forme mieux les filles que dans celle-ci. » Il prit la liste des coupables, des mains de la Doyenne, puis s'adressant encore à moi, il me fit frémir;chaque geste, chaque mouvement qui paraissait devoir me soumettre à ces libertins, était pour moi comme l'arrêt de la mort. Antonin m'ordonne de m'asseoir sur le bord d'un lit, et dans cette attitude, il dit à la Doyenne de venir découvrir ma gorge et relever mes jupes jusqu'au bas de mon sein ; lui-même place mes jambes dans le plus grand écartement possible, il s'asseoit en face de cette perspective, une de mes compagnes vient se poser sur moi dans la même attitude, en sorte que c'est l'autel de la génération qui s'offre à Antonin au lieu de mon visage, et que s'il jouit il aura ces attraits à hauteur de sa bouche. Une troisième fille à genoux devant lui, vient l'exciter de la main, et une quatrième, entièrement nue lui montre avec les doigts, sur mon corps, où il doit frapper. Insensiblement cette fille m'excite moi-même, et ce qu'elle me fait, Antonin de chacune de ses mains le fait également à droite et à gauche à deux autres filles. On n'imagine pas les mauvais propos, les discours obscènes par lesquels ce débauché s'excite ; il est enfin dans l'état qu'il désire, on le conduit à moi. Mais tout le suit, tout cherche à l'enflammer pendant qu'il va jouir, découvrant bien à nu toutes ses parties postérieures. Omphale qui s'en empare n'omet rien pour les irriter : frottements, baisers, pollutions, elle emploie tout ; Antonin en feu se précipite sur moi... « Je veux qu'elle soit grosse de cette fois-ci », dit-il en fureur... Ces égarements moraux déterminent le physique. Antonin dont l'usage était de faire des cris terribles dans ce dernier instant de son ivresse, en pousse d'épouvantables ; tout l'entoure, tout le sert, tout travaille à doubler son extase, et le libertin y arrive au milieu des épisodes les plus bizarres de la luxure et de la dépravation.

Ces sortes de groupes s'exécutaient souvent, il était de règle que quand un moine jouissait de telle façon que ce pût être, toutes les filles l'entouraissent alors, afin d'embraser ses sens de toutes parts, et que la volupté pût, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pénétrer plus sûrement en lui par chacun de ses pores.

Antonin sortit, on apporta le déjeuner ; mes compagnes me forcèrent à manger, je le fis pour leur plaire. A peine avions-nous fini que le Supérieur entra : nous voyant encore à table, il nous dispensa des cérémonies qui devaient être pour lui les mêmes que celles que nous venions d'exécuter pour Antonin ; il faut bien penser à la vêtir, dit-il en me regardant ; en même temps il ouvre une armoire et jette sur mon lit plusieurs vêtements de la couleur annexée à ma classe ; et quelques paquets de linges.

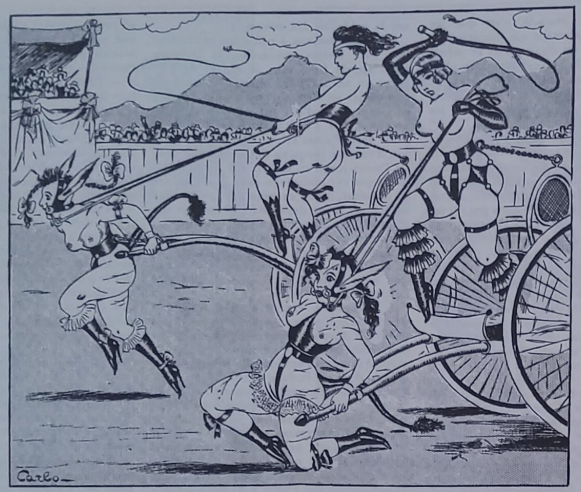
— Essayez tout cela, me dit-il, et rendez-moi ce qui vous appartient.

J'exécute, mais me doutant du fait, j'avais prudemment ôté mon argent pendant la nuit, et l'avais caché dans mes cheveux. A chaque vêtement que j'enlève, les yeux ardents de Sévérino se portent sur l'attrait découvert, ses mains s'y promènent aussitôt. Enfin à moitié nue, le moine me saisit, il me met dans l'attitude utile à ses plaisirs, c'est-à-dire, dans la position absolument contraire à celle où vient de me mettre Antonin ; je veux lui demander grâce, mais voyant déjà la fureur dans ses yeux, je crois que le plus sûr est l'obéissance ; je me place, on l'environne, il ne voit plus autour de lui que cet autel obscène qui le délecte ; ses mains le pressent, sa bouche s'y colle, ses regards le dévorent... il est au comble du plaisir.

— Si vous le trouvez bon, Madame, dit la belle Thérèse, je vais me borner à vous expliquer ici l'histoire abrégée du premier mois que je passai dans ce Couvent, c'est-à-dire les principales anecdotes de cet intervalle ; le reste serait une répétition ; la monotonie de ce séjour en jetterait sur mes récits, et je dois immédiatement après passer, ce me semble, à l'événement qui me sortit enfin de ce cloaque impur.

Je n'étais pas du souper ce premier jour, on m'avait simplement nommée pour aller passer la nuit avec Dom Clément ; je me rendis suivant l'usage dans sa cellule quelques instants avant qu'il n'y dût rentrer, le frère geôlier m'y conduisit, et m'y enferma.

Il arrive aussi échauffé de vin que de luxure, suivi de la fille de vingt-six ans qui se trouvait pour lors de garde auprès de lui ; instruite de ce que j'avais à faire, je me mets à genoux dès que je l'entends ; il vient à moi, me considère dans cette humiliation, puis m'ordonne de me relever, et de le baiser sur la bouche ; il savoure ce baiser plusieurs minutes et lui donne toute l'expression... toute l'étendue qu'il est possible d'y concevoir. Pendant ce temps, Armande, c'était le nom de celle qui le servait, me déshabillait en détail ; quand la partie des reins, en bas, par laquelle elle avait commencé, est à découvert, elle se presse de me retourner, et d'exposer à son oncle le côté chéri de ses goûts. Clément l'examine, il le touche, puis s'asseyant dans un fauteuil, il m'ordonne de venir le lui faire baiser ; Armande est à ses genoux, elle l'excite avec sa bouche, Clément place la sienne au sanctuaire du temple que je lui offre, et sa langue s'égare dans le sentier qu'on trouve au centre ; ses mains pressaient les mêmes autels chez Armande, mais comme les vêtements que cette fille avait encore l'embarrassaient, il lui ordonne de les quitter, ce qui fut bientôt fait, et cette docile créature vint reprendre près de son oncle une attitude par laquelle ne l'excitant plus qu'avec la main, elle se trouvait plus à la portée de celle de Clément. Le moine impur toujours occupé de même avec moi, m'ordonne alors de donner dans sa bouche le cours le plus libre aux vents dont pouvaient être affectées mes entrailles ; cette fantaisie me parut révoltante, mais j'étais encore loin de connaître toutes les irrégularités de la débauche, j'obéis et me ressens

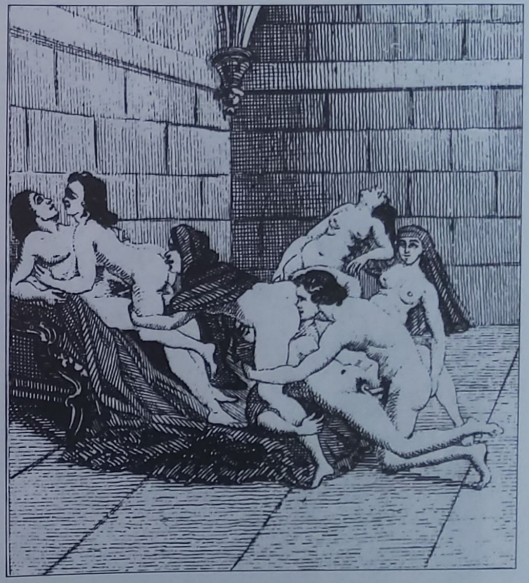


Une arrivée

La course de brouettes

Annita aux barres

bientôt de l'effet de cette intempérance. Le moine mieux excité devint plus ardent, il mord subitement en six endroits les globes de chair que je lui présente ; je fais un cri et saute en avant, il se lève, s'avance à moi, la colère dans les yeux, et me demande si je sais ce que j'ai risqué en le dérangeant..., je lui fais mille excuses, il me saisit par mon corset encore sur ma poitrine, et l'arrache ainsi que ma chemise en moins de temps que je n'en mets à vous le dire... Il empoigne ma gorge avec férocité, et l'invective en la comprimant ; Armande le déshabille, et nous voilà tous les trois nus ; un instant Armande l'occupe, il lui applique de sa main des claques furieuses ; il la baise à la bouche, il lui mordille la langue et les lèvres, elle crie ; quelquefois la douleur arrache des yeux de cette fille des larmes involontaires ; il la fait monter sur une chaise, et exige d'elle ce même épisode qu'il a désiré avec moi. Armande y satisfait, je l'excite d'une main ; pendant cette luxure, je le fouette légèrement de l'autre, il mord également Armande, mais elle se contient, et n'ose bouger. Les dents de ce monstre se sont pourtant imprimées dans les chairs de cette belle fille. On les y voit en plusieurs endroits ; se retournant ensuite brusquement : « Thérèse, me dit-il, vous allez cruellement souffrir : il n'avait pas besoin de le dire, ses yeux ne l'annonçaient que trop. Vous serez fustigée partout, me dit-il, je n'excepte rien » ; et en disant cela, il avait repris ma gorge qu'il maniait avec brutalité ; il en froissait les extrémités du bout de ses doigts et m'occasionnait des douleurs très vives ; je n'osais rien dire de peur de l'irriter encore plus, mais la sueur couvrait mon front, et mes yeux malgré moi se remplissaient de pleurs ; il me retourne, me fait agenouiller sur le bord d'une chaise dont mes mains doivent tenir le dossier sans se déranger une minute, sous les peines les plus graves ; me voyant enfin là, bien à sa portée, il ordonne à Armande de lui apporter des verges, elle lui en présente une poignée mince et longue ; Clément les saisit, et me recommandant de ne pas bouger, il débute par une vingtaine de coups sur mes épaules et sur le haut de mes reins ; il me quitte un instant, revient prendre Armande et la place à six pieds de moi, également à genoux, sur le bord d'une chaise ; il nous déclare qu'il va nous fouetter toutes deux ensemble, et que la première des deux qui lâchera la chaise, poussera un cri, ou versera une larme sera sur-le-champ soumise par lui à tel supplice que bon lui semblera : il donne à Armande le même nombre de coups qu'il vient de m'appliquer, et positivement sur les mêmes endroits ; il me reprend, il baise tout ce qu'il vient de molester, et levant ses verges : « tiens-toi bien, coquine, me dit-il, tu vas être traitée comme la dernière des misérables. » Je reçois à ces mots cinquante coups, mais qui ne prennent que depuis le milieu des épaules jusqu'à la chute des reins inclusivement. Il vole à ma camarade et la traite de même : nous ne prononcions pas une parole ; on n'entendait que quelques gémissements sourds et contenus, et nous avions assez de force pour retenir nos larmes. A quelque point que fussent enflammées les passions du moine, on n'en apercevait pourtant aucun signe encore ; par intervalles, il s'excitait fortement sans que rien ne levât. En se rapprochant de moi, il considère quelques minutes ces deux globes de chair encore intacte et qui allaient à leur tour endurer le supplice ; il les manie, il ne peut s'empêcher de les entr'ouvrir, de les chatouiller, de les baiser mille fois encore. « Allons, dit-il, du courage... » Une grêle de coups tombe à l'instant sur ces masses, et les meurtrit jusqu'aux cuisses. Extrêmement animé des bonds, des haut-le-corps, des grincements, des contorsions que la douleur m'arrache, les examinant, les saisissant avec délices, il vient en exprimer, sur ma bouche qu'il baise avec ardeur, les sensations dont il est agité... « Cette fille me plaît, s'écrie-t-il, je n'en ai jamais fustigée qui m'ait autant donné de plaisir » ; et il retourne à sa nièce qu'il traite avec la même barbarie ; il restait la partie inférieure depuis le haut des cuisses jusqu'aux mollets, et sur l'une et l'autre il frappe avec la même ardeur. « Allons, dit-il encore, en



me retournant, changeons de main, et visitons ceci, » il me donne une vingtaine de coups depuis le milieu du ventre jusqu'au bas des cuisses, puis me les faisant écarter, il frappa rudement dans l'intérieur de l'antre que je lui ouvrais par mon attitude. « Voilà, dit-il, l'oiseau que je veux plumer » ; quelques cinglons ayant, par les précautions qu'il prenait, pénétré fort avant, je ne pus retenir mes cris, « Ah! ah! dit le scélérat, j'ai donc trouvé l'endroit sensible ; bientôt, bientôt, nous le visiterons un peu mieux », cependant sa nièce est mise dans la même posture et traitée de la même manière ; il l'atteint également sur les endroits les plus délicats du corps d'une femme ; mais soit habitude, soit courage, soit la crainte d'encourir de plus rudes traitements, elle a la force de se contenir et l'on n'aperçoit d'elle que des frémissements et quelques contorsions involontaires. Il y avait pourtant un peu de changement dans l'état physique de ce libertin, et quoique les choses eussent encore bien peu de consistance, à force de secousses elles en annonçaient incessamment.

— Mettez-vous à genoux, me dit le moine, je vais vous fouetter sur la gorge.

— Sur la gorge, mon père?

— Oui, sur ces deux masses lubriques qui ne m'excitèrent jamais que pour cet usage ; et il les serrait, il les comprimait violemment en disant cela.

— Oh! mon père! cette partie est si délicate, vous me ferez mourir.

— Que m'importe, pourvu que je me satisfasse, et il m'applique cinq ou six coups qu'heureusement je pare de mes mains. Voyant cela, il les lie derrière mon dos ; je n'ai plus que les mouvements de ma physionomie et mes larmes pour implorer ma grâce, car il m'avait durement ordonné de me taire. Je tâche donc de l'attendrir... mais en vain, il appuie fortement une douzaine de coups sur mes deux seins que rien ne garantit plus ; d'affreux cinglons s'impriment aussitôt en traits de sang ; la douleur m'arrachait des larmes qui retombaient sur les vestiges de la rage de ce monstre, et les rendaient, disait-il, mille fois plus intéressants encore...

(à suivre...)

LES DÉLICATES

Fashions
1946

LA CEINTURE DE CHASTETÉ

JOLIES POUPÉES

Belles de nuit